

d'apprécier des extrémités fines et délicates, — quelques-uns de ces pieds nus auraient chaussé la pantoufle de vair de Cendrillon. Nous vîmes avec plaisir que l'affreuse mode du jupon serré par une coulisse au-dessus du sein n'était plus suivie que des plus âgées et des moins jolies. Les jeunes portaient la taille au-dessus de la hanche comme l'anatomie, l'hygiène et le sens commun le veulent.

Cela contrariait un peu nos idées de galanterie française de voir des femmes porter ces lourds fardeaux et faire ce métier de bêtes de somme; mais, après tout, ce travail qu'elles accomplissent avec une alacrité qui ne sent pas la fatigue, leur procure quelques kopeks et augmente leur bien-être ou celui de leur famille.

En descendant le fleuve, nous rencontrâmes un grand nombre de bateaux pareils à ceux que nous avons vus amarrés devant Ribinsk. Ils valent peu d'eau, mais leur dimension n'est guère inférieure à celle d'un trois-mâts marchand. Leur construction présente quelque chose de particulier et de caractéristique qu'on ne rencontre pas ailleurs. Comme les jonques chinoises, ils ont la proue et la poupe retroussées en pointe de sabot. — Le pilote occupe une espèce de plate-forme

garnie de balustrades ouvragées et découpées à la hache; — sur le tillac s'élèvent des cabines ayant l'aspect de kiosques et des clochetons à girouettes peintes et dorées; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est le manège: il se compose de deux planchers supportés par des colonnettes; l'étage inférieur contient les écuries; l'étage supérieur, le manège lui-même. A travers les baies des colonnes, on voit tourner les chevaux attelés de front trois par trois ou quatre par quatre, pour enrouler sur l'arbre de couche le câble de touage dont une barque à huit ou dix rameurs va fixer l'ancre en amont dans le lit du fleuve. Le nombre des chevaux ainsi installés à bord varie de cent à cent cinquante. Ils se relèvent et font pour ainsi dire leur quart. Pendant que les uns travaillent, les autres se reposent, et le bateau marche toujours, quoique lentement. — Le mât de ces barques, d'une hauteur démesurée, est fait de quatre ou six troncs de sapins accouplés, et rappelle les piliers à nervures des cathédrales gothiques; les échelles de corde qui s'y suspendent ont des échelons reliés entre eux par des cordelettes en sautoir.

Nous avons décrit avec quelque détail ces grandes barques du Volga et leur aménagement ori-

ginal, car elles ne tarderont pas à disparaître. D'ici à quelques années le manège de chevaux sera remplacé par un remorqueur, et la force vivante par la force mécanique. Tout ce système pittoresque semblera trop compliqué, trop lent et trop coûteux. Partout la forme utile et rigoureuse prévaudra. Les matelots qui montent ces barques, sont coiffés de chapeaux étranges. Ces chapeaux, hauts de forme et sans bords, ressemblent à des boisseaux ou à des tuyaux de poêle; on s'étonne de n'en pas voir sortir de fumée.

Ces bateaux nous rappelaient les grands trains de bois flotté du Rhin, qui portaient des villages de cahutes, des approvisionnements à fournir la table de Gargantua et jusqu'à des troupeaux de bœufs. Le dernier pilote en état de les conduire est mort il y a quelques années, et la navigation à vapeur a supprimé cette batellerie barbare et naïve.

Iaroslav, où nous touchâmes, communique avec Moscou par une diligence qui mérite description. Le véhicule tout attelé d'une meute de petits chevaux attendait les voyageurs au débarcadère. C'était ce qu'on appelle en Russie une tarantasse, c'est-à-dire une caisse de voiture posée sur deux longues poutrelles qui relient l'avant-train et

l'arrière-train, et dont la flexibilité tient lieu de ressorts. Cet aménagement a l'avantage, en cas de rupture, d'être facilement réparable et de résister aux cahots des plus durs chemins. — La caisse, assez semblable de coupe aux anciennes litières, était garnie de rideaux de cuir, et les patients s'y asseyaient de côté comme dans nos omnibus. — Après avoir considéré avec le respect qu'il méritait cet échantillon de carrosserie antédiluvienne, nous gravîmes la rampe du quai et montâmes dans la ville. Le quai, planté d'arbres, forme promenade, et, à certains endroits, continue sur des voûtes qui permettent aux rues basses et aux torrents de descendre jusqu'au fleuve.

La vue dont on jouit de ce point est fort belle. Comme nous la contemplions, un jeune homme s'approcha de nous et nous offrit, en assez bon français, de nous servir de guide pour voir les curiosités de la ville; il ne semblait pas Russe, et ses habits râpés, mais propres, accusaient la misère de l'homme bien né à qui son éducation interdit les travaux manuels. Sa figure pâle, maigre et triste, respirait l'intelligence. Le bateau à vapeur devait repartir dans un quart d'heure, et nous ne pouvions risquer une excursion à travers Iaroslav sans courir la chance d'être oublié sur la

rive. A notre grand regret, il nous fallut refuser les services du pauvre diable qui s'éloigna avec un soupir résigné et comme habitué à de pareils mécomptes; — une mauvaise honte, dont nous gardons le remords, nous empêcha de lui glisser un rouble-argent dans la main; mais il avait l'air si comme il faut que nous craignîmes de l'offenser. Iaroslav a bien le cachet des vieilles villes russes, si le nom de vieux peut être donné à quelque chose en Russie où le badigeon et le coloriage recouvrent opiniâtrément toute trace de vétusté. L'église étale sur ses porches des peintures dans le style archaïque du mont Athos, mais le trait seul est ancien; chaque fois qu'elles pâlissent, on ravive les teintes des chairs et des draperies, — on redore les auréoles.

Kostroma, où nous arrêtâmes aussi, ne renferme rien de particulier, du moins pour le voyageur qui ne peut que la parcourir rapidement des yeux. Les petites villes russes ont un caractère frappant d'uniformité. Elles s'arrangent d'après certaines lois et certaines nécessités pour ainsi dire fatales, contre lesquelles la fantaisie individuelle n'essaye même pas de lutter. L'absence ou la rareté de la pierre multiplie les constructions en bois et en briques, et les lignes de l'architect-

ture ne sauraient, avec ces matériaux, atteindre la netteté qui intéresse l'artiste. Quant aux églises, le culte grec impose ses formes hiératiques, et elles ne présentent pas la variété de style de nos églises occidentales. Nos descriptions se répéteraient forcément. Revenons donc au Volga, monotone aussi lui-même, mais varié pourtant dans l'unité comme tout grand spectacle naturel.

Une multitude d'oiseaux voltigent sur le fleuve, sans compter les corbeaux et les corneilles, si communs en Russie. A chaque instant, le passage du bateau à vapeur faisait lever des jones d'un îlot ou du sable d'un bas-fond, un vol de canards sauvages. Des grèbes, des sarcelles partaient en rasant l'eau. Dans le ciel, les mouettes au ventre blanc et au dos gris-perle brisaient leurs zigzags capricieux; les faucons, les émouchets, les bondrées traçaient leurs cercles, guettant quelque proie. Parfois les pygargues se laissaient tomber à pic sur un poisson imprudent et se relevaient d'un vigoureux coup d'aile pour aller se poser plus loin sur la rive.

Le long crépuscule des jours d'été déploya encore une fois ses magies; — des nuances de mine orange, de citron, de chrysoprase, coloraient la ligne du couchant. Sur ce fond de splendeur

comme les figures sur le fond d'or d'une icône byzantine, le bord du fleuve découpait en silhouette sombre tous ces accidents, arbres, monticules, maisons, églises lointaines; — de petits banes de nuages d'un noir bleu, cardés par le vent, fuyaient en flocons sur une zone transversale; le soleil, à moitié englouti derrière un bois qui le masquait, faisait fourmiller dans les feuilles un million de paillettes; — le fleuve répétait, en l'assombrissant un peu sous ses eaux brunes, cet admirable spectacle. Rendues visibles par l'obscurité naissante, des étincelles roulaient comme des serpenteaux à travers la fumée du pyroscaphe, et dans l'ombre, le long des berges, brillaient comme des vers luisants ou des étoiles voyageuses les lanternes des pêcheurs allant relever leurs nasses.

Comme les eaux étaient très-basses et qu'on n'osait approcher de la rive, la nuit ne permettant pas de distinguer les bouées, on jeta l'ancre au milieu du fleuve, très-large en cet endroit. On se serait cru au centre d'un vaste lac, car les courbes du rivage et les pointes des promontoires fermaient l'horizon de toutes parts.

Le jour suivant s'écoula dans cette indolence occupée, qui est un des charmes du voyage. Nous

regardions toujours, tout en fumant notre cigare, fuir les rives de plus en plus éloignées du fleuve large comme deux ou trois fois la Tamise au pont de Londres. Des barques à manèges, des bateaux à voiles nous frôlaient, descendant ou remontant. Le mouvement de la navigation augmentait et faisait pressentir l'approche d'un centre important. Mais si la journée fut paisible, la soirée offrit un incident des plus dramatiques.

Notre bateau à vapeur s'était arrêté, pour passer la nuit, devant un village ou une petite ville dont le nom russe nous échappe, le long d'une espèce de barque-ponton amarrée à la rive. — Bientôt notre attention fut attirée par des éclats de voix et le dialogue tumultueux d'une dispute. Sur la plate-forme du ponton, deux hommes se querelaient, gesticulant comme des énergumènes. Des injures ils passèrent aux actes. Après quelques gourmades et quelques coups de poing échangés, l'un des combattants saisit l'autre à bras-le-corps, et, par un mouvement aussi rapide que la pensée, le jeta au fleuve. — La chute du vaincu nous fit rejaillir l'eau presque jusqu'au visage, car il tomba entre le ponton et le bateau à vapeur, dans un espace large à peine de trois à quatre pieds. Le tourbillon se referma et nous ne vîmes rien re-

paraître. Il y eut un moment d'anxiété horrible, car tout le monde pensa que le malheureux était noyé, et il n'y avait pas moyen de l'aller repêcher sous la cale du bâtiment où le courant sans doute l'avait poussé déjà, quand tout à coup on aperçut, à la clarté de la lune, l'eau bouillonner près du bord, une forme humaine se secouer et escalader la berge à grands pas.

L'homme, excellent nageur, avait plongé sous les palettes de la roue dont le tambour touchait au bateau voisin. — Il pouvait se vanter de l'avoir échappé belle. Cependant le meurtrier, au lieu de fuir, déblatérait, avec de grands mouvements de bras, allait, venait, s'asseyait sur un banc à la porte de la cabine, puis se levait et recommençait son manège. — Charles III prétendait que derrière tout crime il y a une femme, et, dans les instructions judiciaires, il demandait toujours « *Y ella?* » La justesse philosophique de cet axiome nous fut démontrée. — Une trappe se leva, et, des profondeurs du ponton, surgit une femme, cause probable de la dispute. — Était-elle jeune et jolie? La faible lumière de la lune ne nous permettait pas d'en juger à cette distance, et l'oscillation singulière à laquelle elle se livrait empêchait d'ailleurs de distinguer ses traits. — Appelant à son aide

tous les saints du calendrier grec, elle se prosternait et se relevait, pour se prosterner encore, elle exécutait des signes de croix à la russe avec une vélocité sans pareille, et marmottait des prières entrecoupées de cris et de sanglots. — Rien n'était plus étrange. On eût dit un Aïssaoua cherchant à s'entraîner.

La police que la victime était allée chercher elle-même arriva enfin, et, après de longs pourparlers, deux soldats en capote grise emmenèrent le coupable. Pendant quelque temps nous pûmes suivre de l'œil, sur la crête de la berge, détachés en silhouettes, le prisonnier et les soldats qui n'osaient brutaliser le récalcitrant, car c'était un Tchinovnik !

On leva l'ancre de grand matin. Les palettes du *Provornii* brassant l'eau avec la certitude que donne la lumière, nous ne tardâmes pas à être en vue de Nijni-Novgorod. Il faisait une de ces matinées blanches, nacrées, laiteuses, par lesquelles il semble que les objets apparaissent à travers une gaze d'argent; un ciel incolore, mais pénétré de soleil voilé, posait sur des collines grisâtres et sur l'eau du fleuve, semblable à de l'étain en fusion. — Les aquarelles de Bonington présentent souvent de ces effets qu'on croirait en dehors des

ressources de la peinture et que peuvent seuls réaliser les coloristes de race.

Un immense attroupement d'embarcations de toutes sortes couvrait le Volga, laissant à peine, au milieu du courant, un espace libre pour le passage des bateaux et des pyroscaphes. Les hauts mâts formaient comme une forêt de sapins ébranchés, et hachaient de leurs lignes droites ce fond d'universelle blancheur. L'air frais de l'aube faisait frissonner à leurs pointes les banderoles rayées de couleurs vives et grincer les girouettes dorées. Quelques-uns de ces bateaux, porteurs de farines, étaient poudrés à blanc comme des meuniers. Les autres, au contraire, détachaient nettement leurs proues peintes en vert-Véronèse et leur bordage couleur de saumon.

Nous arrivâmes au débarcadère de la compagnie sans avarie et sans accident, chose étonnante : car, bien que le fleuve soit large à cet endroit presque comme un bras de mer, la navigation est si active et l'affluence si grande qu'il ne semble pas qu'un tel chaos puisse se débrouiller ; mais le gouvernail agite sa queue, et les bateaux filent les uns entre les autres avec une prestesse de poisson.

Nijni-Novgorod s'élève sur une éminence qui,

après l'interminable succession de plaines qu'on vient de traverser, produit l'effet d'une montagne sérieuse. L'escarpement descend en pentes rapides jusque sur le quai égayé de verdure et suivi dans ses zigzags abrupts par des remparts en briques plâtrés çà et là de quelques restes de crépi. — Ces murailles crénelées forment l'enceinte de la citadelle, ou Kremlin, pour nous servir de l'expression locale ; une grosse tour carrée se dresse au sommet, et des clochers bulbeux à croix dorées, dépassant le mur, attestent la présence d'une église dans la forteresse.

Plus bas se disséminent des maisons de bois, et sur le quai même de grands bâtiments rouges aux fenêtres encadrées de blanc déploient leurs lignes symétriques. Ces tons vifs donnent de la gaieté et de la vigueur aux premiers plans, et empêchent cette architecture strictement régulière d'être ennuyeuse à l'œil.

Aux abords de l'escalier du débarcadère il y avait une émeute de droschkys et de télégas se disputant les passagers avec leurs bagages. Nous débarrassant non sans peine des isvochiks qui nous entouraient, nous nous hissâmes sur un droschky, et nous partîmes à la recherche d'un gîte, chose peu facile à se procurer en temps de foire. Tout en

suivant le quai, nous jetions un regard sur les échoppes improvisées où se tenaient les marchandes de pains, d'agourtsis, de saucissons, de poissons fumés, de gâteaux, de pastèques, de pommes, et telles autres victuailles à l'usage du menu peuple. Bientôt notre véhicule tourna et se mit à gravir un chemin escarpé ouvert entre deux immenses talus gazonnés, car Nijni-Novgorod, comme autrefois Oran, avant que le génie militaire n'eût comblé son pittoresque précipice, est séparée en deux par l'entaille d'un ravin profond. Les murailles du Kremlin et une allée d'arbres servant de promenade couronnent la crête gauche; quelques maisons s'étagent sur la pente droite, mais elles se lassent bientôt d'escalader cette déclivité où elles semblent glisser. Après une ascension abrégée par l'impétuosité des chevaux russes, qui ne sauraient aller au pas, on atteint le sommet du plateau sur lequel se déploie une large place ayant au centre une église aux dômes verts surmontés de croix d'or, et une fontaine à vasque en fonte d'assez piètre style.

Comme nous avons demandé qu'on nous conduisit aux hôtels les plus éloignés du champ de foire, dans l'espérance que nous y trouverions plus facilement un abri, notre cocher nous arrêta

devant l'auberge qui fait le coin de la place du côté du Kremlin. Après un moment d'attente et de pourparlers, Smyrnov, le propriétaire de l'auberge, voulut bien nous admettre, et un moujik vint enlever notre malle.

Notre chambre était claire, grande et propre. Elle renfermait tout ce qui est indispensable pour un voyageur civilisé, sauf le lit garni d'un seul drap et d'un matelas unique de l'épaisseur d'une médiocre galette; mais, en Russie, l'on professe à l'endroit du coucher une indifférence asiatique que nous partageons, du reste, et le lit de l'hôtel Smyrnov valait tous ceux que nous eussions pu rencontrer ailleurs.

En attendant le déjeuner, dont nous avons grand besoin, car les provisions du bateau à vapeur commençaient à s'épuiser, nous regardions vaguement sur la place, et nos yeux se portaient de préférence vers la fontaine, non pour admirer son architecture, qui est, comme nous l'avons dit, du plus pauvre goût possible, mais à cause des amusantes scènes populaires dont une fontaine publique est nécessairement le centre.

Des porteurs d'eau venaient s'y approvisionner, et ils le faisaient en plongeant dans la vasque de petits seaux emmanchés d'un long bâton qu'ils

renversaient à l'orifice du tonneau avec une vélocité singulière, non sans répandre la moitié du contenu. — Il y avait aussi des condamnés militaires vêtus de vieilles capotes grises, qui venaient prendre de l'eau par corvée entre deux soldats, la baïonnette au bout du fusil; des moujiks remplissant des vases de bois larges du bas, étroits du haut, pour le service de la maison. Mais nous ne vîmes aucune femme. Une fontaine allemande eût réuni toute une collection de Gretchen, de Nanperl et de Kœtherlé, tenant sur la margelle la bourse des commérages. En Russie, les femmes, même de la classe la plus infime, sortent peu, et ce sont les hommes qui s'acquittent de la plupart des soins domestiques.

Après un fort déjeuner, servi par des valets en habit noir et en cravate blanche, musulmans peut-être, et dont la tenue anglaise formait un parfait contraste avec la physionomie caractéristiquement tartare, nous n'eûmes rien de plus pressé que de descendre vers le champ de foire, situé au bas de la ville, sur une espèce de plage que forme le confluent de l'Oka et du Volga. Il n'était pas besoin de guide pour s'y rendre, car tous les passants se dirigeaient du même côté, et il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à « suivre le monde, » comme

les pitres vous y invitent du haut de leurs treteaux.

Au pied de la colline, une petite chapelle attira notre attention. Sur les marches du porche s'inclinaient, avec un mouvement de salutation machinal semblable à celui de ces oiseaux de bois à qui un mécanisme fait baisser et relever le col, des mendiants squalides, effroyables, vrais hillons humains que le chiffonnier funèbre n'avait sans doute pas voulu par dégoût piquer de son crochet et jeter dans sa hotte, et quelques-unes de ces religieuses coiffées d'un haut capuchon de velours noir et serrées dans une étroite gaine de serge, qui secouent devant vous une boîte-tirelire où sonnent les kopeks des aumônes précédentes, et se retrouvent partout où une affluence de public permet d'espérer une bonne recette. Cinq ou six vieilles complétaient le tableau, qui eussent fait paraître jeune et jolie la sibylle de Panzoust.

Une grande quantité de petits cierges allumés faisaient flamboyer à l'intérieur, comme un bloc d'orfèvrerie, les plaques en vermeil de l'iconostase, éclairée en outre par des lampes. — Nous pénétrâmes avec peine dans l'étroite enceinte, obstruée de fidèles se signant à tour de bras et se balançant comme des derviches. — Une eau, douée sans



doute de quelque propriété miraculeuse et filtrant dans une conque de pierre adossée à la muraille comme un bénitier, nous parut être la dévotion spéciale du lieu.

Les droschkys de place, les télégas, filaient, creusant dans la boue de profondes ornières, et rejetant les piétons sur le bord du chemin. Parfois un droschky plus élégant emportait deux femmes à la mise voyante, aux crinolines étalées, fardées et peintes comme des idoles, souriant pour montrer leur denture et promenant à droite et à gauche ce regard vague des courtisanes, qui est comme le filet où se prennent les convoitises. — La foire de Nijni-Novgorod attire ces oiseaux pillards de tous les mauvais lieux de la Russie et de plus loin encore. Des bateaux en amènent des cargaisons; un quartier spécial leur est réservé. L'ogre de la luxure veut sa proie de chair plus ou moins fraîche.

Par un de ces contrastes qu'amène le hasard, cet excellent faiseur d'antithèses, souvent le rapide équipage frôlait un paisible chariot attelé d'un petit cheval velu, penchant la tête sous sa douga colorée et traînant tout un groupe patriarcal, l'aïeul, le père, et la mère donnant le sein à un nourrisson.

Ce jour-là, sans préjudice des autres, la ferme des eaux-de-vie dut encaisser une belle recette. Nombre d'ivrognes, selon l'expression vulgaire, découpaient du feston à dents inégales sur les planches du trottoir, ou pataugeaient en plein dans les bourbes de la chaussée. Quelques-uns, plus ivres, incapables de marcher tout seuls, s'avançaient en titubant avec deux amis pour béquilles. Les uns avaient la face livide et terreuse, d'autres injectée, apoplectique, cardinalisée à la coction, comme dirait Maître Alcofribas Nasier, selon leur tempérament ou leur degré d'ivresse. — Un jeune homme, terrassé par de trop fréquentes libations de vodka (eau-de-vie de grain), avait roulé du trottoir sur la berge en talus à travers les piles de bois, les ballots, les tas d'immondices; il tombait et se relevait pour retomber encore, riant d'un rire idiot et poussant des cris inarticulés comme un teriaki ou un haschachin pendant son accès. Les mains pleines de terre, la figure souillée de boue, les vêtements déchirés et maculés, il rampait à quatre pattes, tantôt regagnant la crête du quai, tantôt dégringolant jusqu'au fleuve, où il plongeait à mi-corps, sans s'apercevoir de la fraîcheur de l'eau et du péril de la noyade, — mort cependant plus désagréable.

que toute autre à un ivrogne! — Il y a un proverbe russe sur les petits verres d'eau-de-vie : « Le premier entre comme un pieu, le deuxième passe comme un faucon, les autres voltigent comme de petits oiseaux. » Le camarade dont nous décrivons les chutes devait en renfermer tout un essaim dans sa poitrine. Du reste, ce n'est pas une jouissance de goût que le moujik demande à la boisson, c'est l'ivresse et l'oubli. — Il avale coup sur coup jusqu'à ce qu'il tombe comme foudroyé, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer sur les trottoirs des corps étalés qu'on prendrait pour des cadavres.

L'épaississement toujours plus compacte de la foule nous retint quelque temps devant une jolie église où le rococo allemand s'unissait de la façon la plus bizarre au style byzantin. Sur un fond rouge se détachaient en blanc des oves, des volutes, des chicorées, des chapiteaux frisés comme des choux, des consoles à serviettes, des pots à feu et autres fantaisies flamboyantes, le tout surmonté de clochetons à bulbes d'un aspect tout à fait oriental. C'était comme un toit de mosquée sur une église de jésuites.

Au bout de quelques pas, à travers un tumulte inimaginable de gens et de voitures, ballotté

comme aux Champs-Élysées un soir de feu d'artifice, nous étions parvenu à la tête du pont qui conduit au champ de foire. — S'y engager avait ses difficultés et ses périls. Heureusement les vrais voyageurs sont comme les grands capitaines — ils passent partout, non pas avec un drapeau, mais avec une lorgnette à la main!

A la tête du pont, comme ces étendards vénitiens qu'on plante dans nos fêtes, se dressaient de hauts mâts porteurs de banderoles de toutes couleurs, blasonnées par une fantaisie extravagante. Sur les unes un pinceau plein de bonne volonté avait eu l'intention, peu suivie d'effet, de représenter l'Empereur et l'Impératrice; d'autres étaient historiées de l'aigle à double tête, du saint Georges brandissant sa lance, de dragons chinois, de léopards, de licornes, de griffons et de toute la ménagerie chimérique des bestiaires. Une légère brise les faisait voltiger, déformant d'une façon singulière, par le hasard des plis, les images qu'elles représentaient.

Le pont établi sur l'Oka était un pont de bateaux fait de madriers et garni de trottoirs en planches. La foule y coulait à pleins bords, et sur le milieu les voitures filaient avec cette rapidité que rien ne modère en Russie, et qui n'amène

pas d'accidents, grâce à l'extrême adresse des cochers, secondée par la docilité des piétons à se ranger. Cela retentissait comme le char de Campanée sur le pont d'airain. Des deux côtés la rivière disparaissait sous un immense encombrement de barques et un inextricable fouillis d'agrès. Juchés sur les hautes selles de leurs petits chevaux, des Cosaques chargés de la police de la foire se promenaient gravement, annoncés de loin par leurs grandes lances, à travers les droschkys, les télégas, les chariots de toute sorte et les passants de tout sexe. Du reste, aucun tapage humain. Partout ailleurs il se serait dégagé d'un tel rassemblement un murmure énorme, un clapotis tumultueux comme celui de la mer; une vapeur de bruit eût flotté au-dessus de ce prodigieux amas d'individus; mais les foules composées d'éléments russes sont silencieuses.

A l'autre bout du pont s'étaient des pancartes de saltimbanques et des tableaux de phénomènes peinturlurés de la façon la plus sauvage : des serpents boas, des femmes barbues, des géants, des nains, des hercules, des veaux à trois têtes auxquels de gigantesques inscriptions en lettres russes donnaient pour nous un caractère exotique et particulier.

De petites boutiques de bimbeloteries grossières, de menues merceries, d'images saintes d'un prix minime, de gâteaux et de pommes vertes, de lait aigre, de bière et de kwas s'élevaient à droite et à gauche de la chaussée de planches, présentant à la façade postérieure des bouts de poutrelles qu'on avait négligé de scier, ce qui les faisait ressembler à des corbeilles dont les côtes ne sont pas encore remplies par le vannier.

Une boutique de bottes, brodequins et chaussures en feutre nous arrêta comme industrie particulière au pays. Il y avait surtout de mignons brodequins de femme en feutre blanc, ourlés de faveurs roses ou bleues assez semblables à ces chaussures qu'on appelle sorties-de-bal, et dont les danseuses habillent leurs minces souliers, de satin pour gagner la voiture qui les attend au bas du perron des hôtels. — Cendrillon seule aurait pu y loger sa pantoufle.

La foire de Nijni est toute une ville. Ses longues rues se coupent à angles droits et aboutissent à des places dont une fontaine occupe le centre. Les maisons en bois qui les bordent se composent d'un rez-de-chaussée, boutique et magasin, et d'un étage en surplomb soutenu par des colonnettes, où couchent le marchand et ses commis.

Cet étage et les pieux sur lesquels il s'appuie forment devant les étalages et les vitrines une galerie couverte qui se continue. Les ballots qu'on décharge peuvent, en cas de pluie, y trouver un abri momentané, et les passants, garés des voitures, méditent leurs choix ou satisfont leur curiosité sans autre risque que d'être heurtés du coude.

Ces rues s'ouvrent parfois sur la plaine, et rien n'est plus curieux que de voir, en dehors du champ de foire, les campements de chariots dételés avec leurs chevaux demi-sauvages attachés aux ridelles, et leurs conducteurs dormant sur quelque bout d'étoffe ou de fourrure grossière. Les costumes, par malheur, sont plus délabrés que pittoresques, quoique ne manquant pas d'un certain caractère farouche : — pas de couleur vive, excepté çà et là quelque chemise rose. — Pour peindre cette friperie, l'ocre, la terre de Sienne, la terre de Cassel et le bitume suffiraient. — Cependant on pourrait tirer parti de ces sayons, de ces touloupes, de ces lacis de cordellettes autour des jambes, de ces chaussures en sparterie, de ces têtes à barbe jaune et de ces petits chevaux maigres dont l'œil intelligent se fixe sur vous à travers de longues mèches de leur

crinière déchevelée. Yvon l'a prouvé dans ses beaux fusains rehaussés de quelques paillettes de gouache.

Un campement de ce genre est occupé par les Sibériens, marchands de fourrures. Les peaux de bêtes, qui n'ont reçu que la préparation sommaire indispensable à leur conservation, gisent là pêle-mêle sur des nattes, le poil en dedans, sans la moindre coquetterie d'étalage. Pour un profane, c'est l'aspect d'une foire aux peaux de lapins. Les marchands n'ont guère meilleure mine que la marchandise, et pourtant il y en a là pour des sommes énormes. Les castors du cercle polaire, les martes zibelines, les renards bleus de Sibérie atteignent des prix stupéfiants qui feraient reculer le luxe occidental; une pelisse de renard bleu vaut 40,000 roubles (40,000 francs); un collet en dos de castor avec les poils blancs dépassant la fourrure brune, 4,000 roubles. Nous possédons de cette peau un petit bonnet dont on ne donnerait pas 15 francs à Paris, et qui nous a valu quelque estime en Russie où l'on juge un peu les gens à la fourrure; il coûte 75 roubles-argent. — Mille petits détails imperceptibles à nos yeux augmentent ou déprécient la valeur d'une pellerie. Si la bête a été tuée pendant la saison ri-